

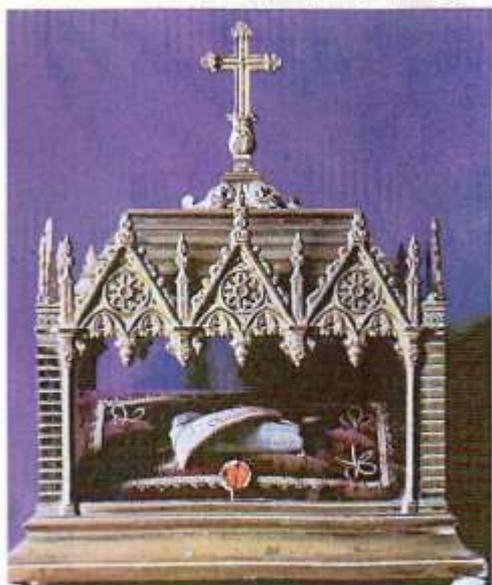
ÉGLISE SAINT-AMAND DE TRIMER II

Le soleil se couche sur l'église de campagne, la plus petite du pays de « Bretagne romantique ». Un oiseau traverse le ciel...



Dans la sacristie, cette pierre devait être le haut du sacraire, cette niche où l'on protégeait les vases sacrés. La coiffure de ce personnage méditatif renvoie plutôt au XV^e siècle, et sa barbe s'ajuste à l'arc en accolade au-dessous. C'est le seul élément subsistant de la chapelle médiévale, avec quelques fragments de pierres tombales.

Lors de la bénédiction de l'église, Mgr Saint-Marc, constatant qu'elle était la seule (au monde !) dédiée à saint Amand, évêque de Rennes, promit d'envoyer un « gros os », prélevé sur ses côtes. Encore aujourd'hui, les ossements de ce saint longtemps très populaire à Rennes sont considérés comme étant à l'intérieur d'un corps de cire dans la cathédrale. Le reliquaire, commandé à Paris, parvint à Trimer en janvier 1845, pour l'ouverture d'une Mission. Les paroissiens lui firent une haie d'honneur depuis le presbytère jusqu'à l'église.



Sans doute avons-nous dit le principal sur cette petite église dans l'article précédent (EIV 337). Mais nous pouvons encore nous poser bien des questions, la principale étant de nous demander comment elle pourrait au mieux continuer son histoire.

Que retenir de l'église d'avant ?



Trimer portant un nom breton (les premières attestations parlent plutôt de *Tremer*, ou *Treimer*), on peut supposer sa chapelle très ancienne. Le cadastre de 1834 nous en donne un plan sommaire. Elle était très petite, un peu plus à l'est qu'aujourd'hui. Elle avait pu conserver sa nef romane et un nouveau chœur, un peu désaxé, s'y était ajusté au XV^e ou XVI^e siècle (l'abbé Vaillant cite une fenêtre « gothique » à l'est). Se faisaient pendant une chapelle à droite et la sacristie à gauche. Le clocher était resté en haut de nef et il y avait un porche à l'ouest. Les registres de sépulture de 1669 à 1671 apportent des précisions : la chapelle sud, citée en 1671 comme « chapelle du Rosaire », appartient « à la maison de la Noë ». Elle s'ouvre sur le chœur par une arcade sous laquelle est un tombeau monumental, dit le tombeau de la Noë. Dans cette chapelle est « le tronc Saint-Michel ». Sous le clocher sont deux autels, un à la Vierge et l'autre à Saint-Jacques. Il y a un confessionnal, une chaire, une « caisse à bannière » et bien sûr les fonts de 1599.

Le XVIII^e siècle avait apporté les deux grandes statues de saint Michel et de saint Amand, mais on en conservait de plus anciennes : Saint-Pierre, Saint-François, Sainte-Émérance... Les deux cloches, refondues en 1959, étaient de 1722 et 1744. L'autel du Rosaire fut refait dès 1829, à l'arrivée de Vaillant.

Quelles furent les églises de Couëtoux ?

Tout commença avec Pleugueneuc, en septembre 1839. Ce jeune homme de 28 ans était rapporteur de séance au Conseil local des Bâtiments civil et il critiqua le projet d'agrandissement de Frangeul le jeune... Le préfet le pria d'en faire un autre, qui fut accepté en avril 1840. Fort de la confiance du pré-

fet et de l'architecte départemental Richelot, il se vit confier peu après l'agrandissement de l'église de Retiers. Dans le voisinage de Pleugueneuc, le voilà choisi, en août 1840, pour Trimer, et en 1843 pour Saint-Domineuc (mais il se brouille avec le maire et renonce). Entre temps, il remplace Richelot comme architecte départemental. A ce titre, il restaure les églises de Combourillé et Lassy, puis reconstruit totalement celles de Montreuil-le-Gast et de Bain-de-Bretagne (la plus ambitieuse). Peut-être intervient-il près de Blain, où un de ses frères est prêtre. Enfin, en 1858, il livre les plans et devis de l'église de Bovel, ajournée faute de ressources. Tout reste en suspens, car Couëtoux meurt subitement à la fin de 1860, à 49 ans (sa veuve toucha les honoraires en 1862). L'église de Bovel fut tout de même réalisée en 1867 par le jeune architecte Arthur Regnault, « l'homme aux cinquante églises »... Sans doute utilisa-t-il les plans et devis de Couëtoux, car il ne prit que très peu d'honoraires. Cette charmante église peut donc être tenue pour la dernière de Couëtoux et la première de Regnault. Deux générations...

De quel style est l'église ?

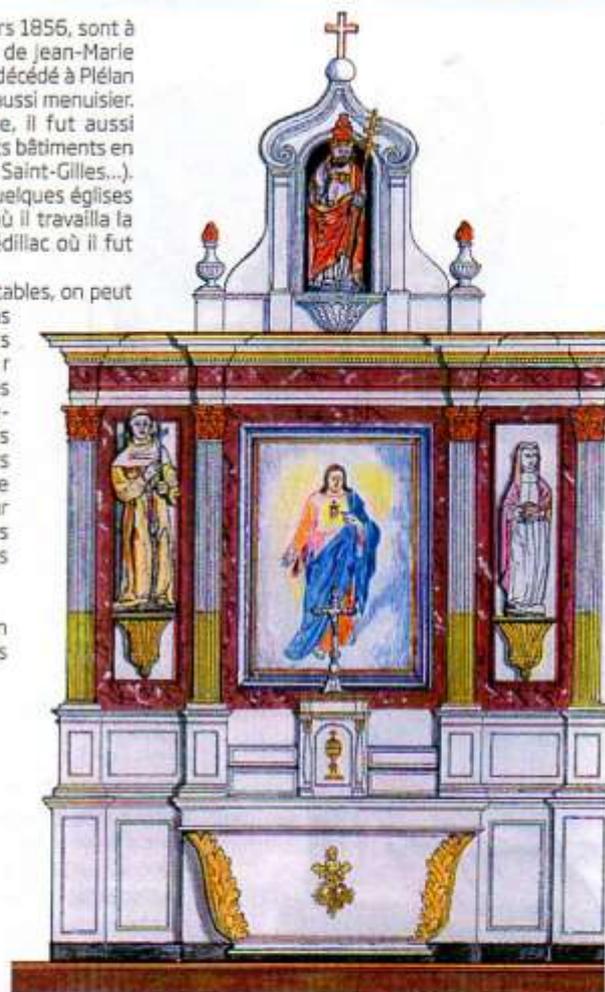
À l'extérieur, elle ressemble aux églises des environs de 1500. Toutefois, ce n'est pas encore une église « néo-gothique », comme le sera l'église de Bourdes-Comptes de Charles Langlois commencée un peu avant. On fait encore des églises à l'ancienne, avec des pierres pas très régulières, des contreforts et des baies en arc brisé. La plus typique en ce sens est l'église de Combourillé où un bas-côté est de 1498 et l'autre de 1847, et on ne voit aucune différence. On peut se demander à qui revient, de Vaillant ou Couëtoux, ce choix précoce du « gothique ». On n'en parle nulle part. Par contre le mobilier sera encore entièrement classique, faute de modèles néo-gothiques. Le reliquaire de saint Amand, acquis par l'évêque Brossais-Saint-Marc à Paris à la fin de 1844, illustre bien le goût nouveau qui va bientôt s'affirmer.



Ces retables hybrides, bénits en mars 1856, sont à ajouter à la production abondante de Jean-Marie Commereuc (né en 1825 à Irodouër, décédé à Plélan à la fin du siècle), dont le père était aussi menuisier. Très talentueux, mais autodidacte, il fut aussi architecte et on lui doit nos plus hauts bâtiments en terre (presbytères d'Irodouër et de Saint-Gilles...). On appréciera mieux son art dans quelques églises restaurées, comme à Combiessac où il travailla la même année qu'à Trimer, ou à Quédillac où il fut architecte et ébéniste.

Si on observe avec attention ces retables, on peut reconnaître les portions d'autres retables réemployées par l'artiste. Il faut aussi les comparer au maître-autel placé cinq ans plus tôt, qui a inspiré leurs couleurs (EIV 337). Le tableau du Sacré-Cœur arriva beaucoup plus tard, vers 1860, de Paris probablement.

Ces œuvres sont en danger, car les planchers s'affaissent.



Comment meubler une église quand on n'est pas riche ?

Il fallut avancer pas à pas. A l'inauguration de 1844, il n'y avait que du mobilier de l'ancienne église : le vieux maître-autel et ses statues de saint Michel et saint Amand, les fonts-baptismaux de 1599, la chaire du XVII^e siècle, le chemin de croix de 1831. Dans la chapelle nord avait pris place l'autel du Rosaire refait en 1829. La chapelle sud était vide. Il fallut plusieurs années, et beaucoup de passion, pour réussir l'ameublement. Plusieurs objets furent offerts par des particuliers, ainsi la table de communion par un jeune homme dont les jours étaient comptés, ou l'ostensoir par un couple, etc. Surtout, le recteur se mit à l'affût de bonnes occasions... Le meilleur coup fut le maître-autel venu de la malouinière de Noël Danican (EIV 337). La statue de l'Évêque fut payée 45 F à Montfort (nous l'avons appelé Saint Malo, mais c'était en fait un Saint Eutrope). Par ailleurs, le plus beau confessionnal vint de la Baussaine, les stalles de Saint-Père-Marc-en-Poulet... Quant aux autels latéraux, ils comportent aussi bien des réemplois.

L'autel de la Vierge à gauche a donné bien du souci à Vaillant. On a conservé le plan d'un projet de septembre 1853 par François Aubert de Romillé (le père de Pierre, plus connu), pour 950 F. Il fut mis en concurrence avec Jean-Marie Commereuc d'Irodouër qui proposa un meilleur projet pour 900 F, ramené à 650 F, grâce à des éléments sculptés pris sur un retable de Quédillac... Sont aussi réemployés deux éléments du retable de 1829 : le tableau du Rosaire et la statue de la Vierge.

Le tableau (un peu délavé aujourd'hui) avait été acheté à Dinan en 1829. Cela paraît une *Donation*

du Rosaire ordinaire, avec Saint Dominique à gauche et Catherine de Sienne à droite, mais c'est plus que cela puisque Jésus tend à sainte Catherine un scapulaire. La confrérie du Rosaire est attestée à Trimer au moins en 1671, mais elle fut reconduite en 1834. Vaillant avait sûrement également l'intention de mettre en place une confrérie du scapulaire. Cette dernière dévotion avait été instituée par les Carmes, mais Catherine de Sienne, tertiaire dominicaine, la pratiquait puisqu'en 1575, quand on ouvrit son tombeau, on y trouva un scapulaire.

À la composition triangulaire du tableau répond la disposition des trois statues. En haut, la Vierge à l'Enfant, venue du retable de 1829, et ses parents Anne et Joachim, acquis chez Jean-Marie Valentin (voir page 10).

L'autel « Saint-Mathurin », à droite, coûta beaucoup moins cher, car la partie médiane provient du retable du Rosaire de 1829. C'est encore Commereuc qui le compléta en 1855, pour 232 F. On s'étonne de ne pas y trouver Saint Mathurin, comme à Trévérien. Sans doute sa statue était-elle posée sur le tabernacle. Subsistent trois statues anciennes de bois, venant de la précédente église : Saint Pierre à la triple couronne, du XVI^e siècle, un Saint François aux stigmates, avec l'habit des « Cordeliers », et Sainte Émérance. Celle-ci a survécu à l'ordre donné en 1840 par Mgr de Lesquen de la détruire. Elle reprend actuellement du prix, car la chapelle de l'Institut carmélitain Notre-Dame de Vie à Venasque, cher à notre Archevêque, est dédiée à cette martyre romaine, sœur de lait de sainte Agnès appelée Émérentienne.



Saint Pierre, Saint François d'Assise et Sainte Émérance, trois statues de bois assez rustiques mais rares. La légende de sainte Émérance portant ses entrailles viendrait d'une confusion avec les pierres de sa lapidation.



L'autel du Rosaire est dominé par une Vierge de plâtre peint, un des premiers achats de l'abbé Vaillant dès son arrivée (1828). Elle vient sûrement de Rennes, car on trouve la même de l'autre côté du Diocèse, à Drouges. C'est un beau modèle, caractéristique de la période néo-classique (inspirée par la statuaire antique).



Lecomte et Colin, 1890 André Briand, 1959



N.-D. de Lourdes, 1959 Jeanne d'Arc, 1959

Au sud de l'église et parallèle avec elle, se devine un de nos plus remarquables bâtiments de pierre et de terre. Il fut bâti vers 1640 pour Jan Robiou, sieur de la Clayes, notaire à Tinténiac, qui était né au château voisin de la Buzardière, où Mathurin Vaillant avait un de ses meilleurs amis.



Livrée en mars 1856, Saint Joachim et Sainte Anne sont deux créations en terre cuite de Jean-Marie Valentin, un de nos meilleurs sculpteurs du XIX^e siècle (1823-1896). Plus chanceux que son contemporain Jean-Marie Commereuc, lui aussi fils de menuisier, il a pu faire à Rennes puis Paris de solides études de sculpture, notamment auprès de Rude. Il laisse une œuvre immense, en particulier deux statues de marbre de Mgr Saint-Marc, son compatriote de Bourg-des-Comptes. En 1854, il a ouvert depuis peu son atelier à Rennes et met ici en place pour sa Sainte Anne un prototype qu'il reprendra plusieurs fois, en inversant. Quant à Saint Joachim, son drapé vigoureux lui donne une saveur baroque. Ces deux œuvres de qualité ont été reléguées en 1959 dans le grenier de la sacristie, car, trop lourdes, elles risquaient de tomber. On leur a substitué deux statues en bois, plus plates et légères, de Notre-Dame de Lourdes et de Jeanne d'Arc (par Caillon de Dinard).

Un pavement... de goudron !

Un entrepreneur de Saint-Servan s'était fait l'apôtre de cette nouveauté. Couëtoux était intéressé et il était même décidé à offrir le supplément (ce qu'il ne fit pas pour une chamaillerie de dernier moment). Le bitume fut coulé sur le sol en mai 1844, y compris dans la sacristie. Il semble que l'église de Trimer soit une des seules encore pavée de la sorte (celle de Saint-Etienne à Rennes le fut aussi mais il n'en reste presque rien). Il est à souhaiter que ce pavement original soit restauré avec le même matériau, au demeurant bon isolant et plutôt doux aux pieds...

Qu'advint-il après ?

Les derniers achats importants de l'abbé Vaillant furent les deux statues de Valentin en mars 1856. À l'été suivant, il tomba paralysé et mourut dans la souffrance deux ans plus tard. Il fut inhumé dans la cimetièrre, mais comme celui-ci fut déplacé en 1953, sa tombe a disparu.

Après lui, il y eut deux grandes campagnes de restauration, contrastées.

Autour de 1890, on s'efforça d'imiter les nouvelles églises, avec un enduit au plâtre et des filetages. L'atelier Lecomte et Colin fournit deux vitraux dans le transept. La partie haute de la tour du clocher fut rebâtie en 1892. Couëtoux l'avait faite en colombage recouvert d'un enduit sur lattis, vite dégradé par les ciseaux et flageolant... Non sans audace, on maintint la flèche avec des échafaudages et le dernier étage de la tour fut refait avec la pierre légère du Quiou.

En 1959, l'abbé Planchet, dernier recteur résidant, entreprit une restauration complète en quêteant hardiment dans une cinquantaine de paroisses. Hélas, ce type de restauration est vu aujourd'hui comme dé-

sastreux : mise à nu des murs, rejointoyés au ciment, lessivage des statues de bois, etc. Les cloisons de la sacristie sautèrent, les deux cloches du XVIII^e siècle, fêlées il est vrai, furent remplacées par Cornillé-Havard de Villedieu. A un chemin de croix monumental de 1874 venu de Dingé en 1935 fut préférée une série de petits carreaux de faïence. La statue de saint Michel fut rangée dans un coin... Le meilleur apport de cette période ingrate, ce sont les bancs et les vitraux du Rennais André Briand.

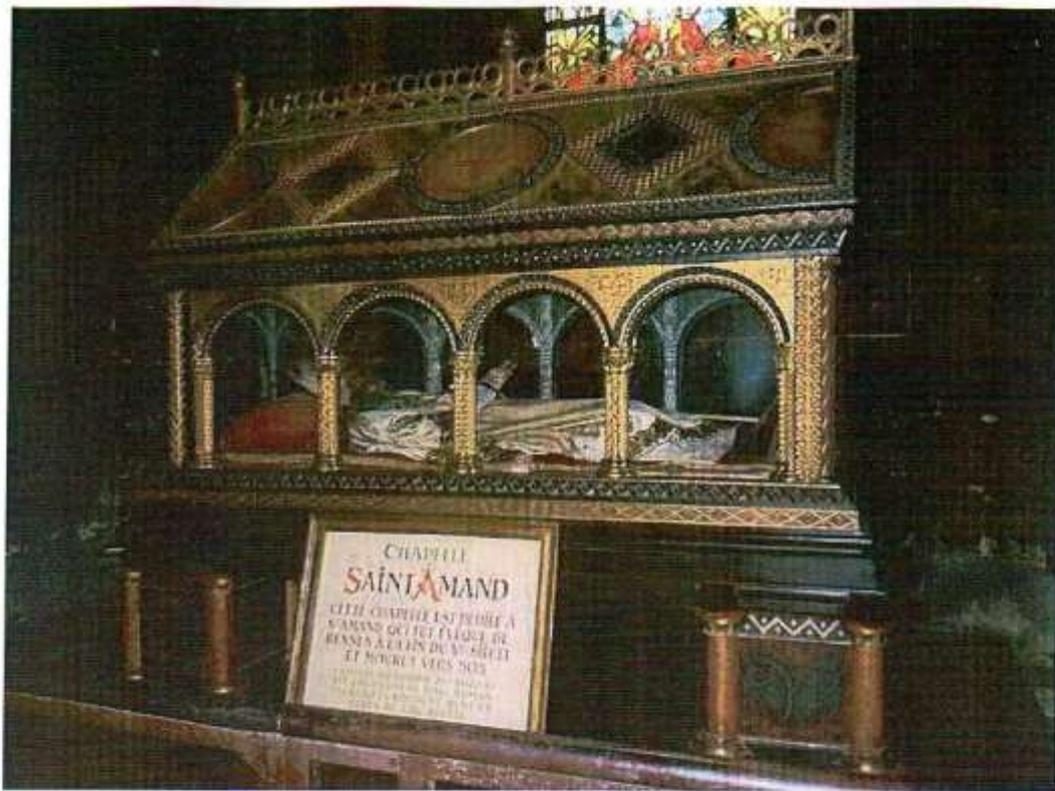
Depuis, on peut signaler un autel de célébration, pas pire que d'autres, un ambon qui réemploie la cuve de la chaire du XVII^e siècle, un système d'éclairage rustique dans le chœur, un petit orgue acheté d'occasion. Saluons surtout, ces dernières années, l'embellissement du bourg, où trône l'église.

Comment survivre ?

La question n'est pas simple. Comment l'église d'une commune de 213 habitants, sans ressources particulières, peut-elle espérer traverser le temps ? Aujourd'hui, elle est ouverte environ 15h par an pour des cérémonies (une messe le premier samedi du mois)... Son intérêt patrimonial, remarquablement documenté, est dévalué par l'usure et des restaurations malheureuses. Un espoir pour obtenir des aides serait de la rattacher à plus grand qu'elle, par exemple qu'elle soit tenue comme l'église de référence pour la période romantique. Évidemment, elle doit rester un lieu de pause spirituelle, ce qui peut aussi s'améliorer. Si nous avons retrouvé la tombe de Mathurin Vaillant, nous aurions aimé graver dessus ces paroles du *Dies irae* : « *Tantus labor non sit cassus* » : « Que tant de peine ne soit pas vaine ! ».



Remerciements aux familles Fox, Le Bastard et Couëtoux, à Christophe et l'équipe municipale, Martin et l'équipe paroissiale.



La chasse de saint Amand dans la cathédrale de Rennes

L'église de Trimer et la cathédrale métropolitaine de Rennes auraient finalement deux raisons d'être jumelées : elles partagent les reliques de saint Amand et elles furent inaugurées la même année 1844... Mais restons modestes !